

Mademoiselle Maximilienne aura bientôt dix-huit ans ; c'est une adorable jeune fille, le portrait vivant de sa mère lorsque le marquis l'a épousée.

Un sourire intraduisible erra sur les lèvres de Sosthène.

José se tourna vers Des Grolles.

—Est-ce que vous aimez la chasse ? lui demanda-t-il.

—Autrefois c'était une de mes passions.

—Cela veut dire que vous étiez un chasseur terrible.

—Ne plaisantez pas, José, j'en valais un autre.

—Mais je ne plaisante pas : je suis enchanté de savoir que vous êtes un excellent tireur.

—Il y a des années que je n'ai pas tenu un fusil, je ne sais pas si j'aurai aujourd'hui le coup d'œil aussi rapide et aussi juste qu'autrefois. Quand j'étais chasseur, José, à cinquante ou soixante mètres je ne manquais jamais une pièce de gibier.

—C'est très-bien, ami Des Grolles ; je vous le répète, je suis enchanté.

—Pourquoi cela ?

—Parce que étant, moi, un très-mauvais chasseur, nous serons sûr de rapporter du gibier quand nous irons chasser ensemble, répondit José avec son flegme ordinaire.

Des Grolles le regarda avec surprise.

—Ah ! ça, fit-il, est-ce que vous avez l'intention de vous faire inviter à quelque partie de chasse ?

—Peut-être. Mais nous reparlerons de cela un de ces jours.

—Il médite quelque chose de violent, pensa Sosthène.

Il reprit à haute voix :

—José, peut-on vous demander où nous en sommes ?

—Comme je vous l'ai dit, il y a quelques jours, mon plan est définitivement arrêté ; certains événements seuls pourraient me forcer à le modifier. Le plus difficile pour moi était le personnage à trouver. Aujourd'hui je le tiens. Sans qu'il s'en doute, je le suis pas à pas, je le guette. Le gaillard en vaut la peine ; c'est un sujet rare qui jouera d'une façon merveilleuse le rôle que je lui destine. Ce qu'il a été, ce qu'il est, vous le verrez. Je suis de plus en plus convaincu qu'il m'était impossible de trouver mieux. Il a toutes les qualités ou, si vous le préférez, tous les défauts désirables.

Ce n'est pas pour vous flatter, mon cher de Perny—mais ce jeune homme aurait été votre élève qu'il ne serait pas plus accompli.

Sosthène reçut ce coup de bontoir sans sourciller.

—Comme toujours, continua José, la famille de Coulange rentrera à Paris à la fin d'octobre ou au commencement de novembre. D'ici là, j'aurai trouvé sans doute à occuper vos loisirs. Dans tous les cas, je prends mes dispositions pour que nous puissions nous mettre sérieusement à l'œuvre dès le mois de novembre. Alors mon Roméo sera complètement pris dans mes filets, et quinze jours me suffiront pour le préparer à entrer en scène.

—Ainsi, tout va bien, dit Sosthène.

—Du moment que je suis satisfait vous pouvez l'être.

—Nous ne savons toujours point, Des Grolles et moi, ce que nous aurons à faire.

—Pour une bonne raison, parbleu ; je l'ignore moi-même. Est-ce que cela ne dépend pas des événements ? Ah ! je vous ai apporté de l'argent... Mes recommandations sont toujours les mêmes : dépensez le moins possible.

Il posa sur la table deux rouleaux d'or.

—Vous n'avez pas à craindre que je fasse de folles dépenses, José, répliqua Sosthène avec aigreur, puisque vous m'avez interdit de me montrer sur les boulevards ou au foyer de l'Opéra, puisque je suis obligé de me cacher ici, dans ce quartier excentrique, comme un lépreux ou un pestiféré.

En attendant je sèche d'ennui, et je me demande avec terreur si je ne suis pas condamné pendant un an ou deux ans à cette existence de hibou ou de cloporte.

—Il faut être cela ou ne pas être, dit le Portugais ; qui veut la fin veut les moyens.

Puis, changeant de ton, il ajouta :

—Sosthène de Perny, l'ancien viveur de Paris, le lion français de New-York, reparaitra dans le monde, plus brillant que jamais, le jour du mariage de mademoiselle Maximilienne de Coulange.

IV

Nous savons comment, treize ans auparavant, Sosthène de Perny avait quitté la France.

En arrivant à New-York, avec la petite fortune qu'il avait dans son portefeuille, s'il eût voulu revenir au bien, il avait la facilité de se créer une position indépendante et avouable. Il pouvait se relever, racheter son passé par une vie nouvelle, et peut-être mériter un jour le pardon de la marquise de Coulange.

Malheureusement, Sosthène de Perny était un de ces monstres humains qui naissent avec le génie du mal ; il n'existait plus rien de bon en lui, sa conscience était morte et il était incapable d'avoir

seulement la pensée de se réhabiliter. Il avait toujours été l'esclave de ses passions ; si sa raison avait résisté à des excès de toutes sortes, il avait perdu complètement le sens moral. Le misérable était gangrené jusqu'à la moëlle des os.

Il continua à New-York l'existence honteuse qu'il avait menée à Paris.

En Amérique comme en Europe, il y a le monde interlope composé de femmes galantes, d'aventuriers et de chevaliers d'industrie. Ce monde-là, Sosthène le connaissait. Il y fit son apparition avec éclat.

Sosthène de Perny se trouvait dans son milieu ; il allait pouvoir se livrer à de nouveaux exploits.

Toujours avide de plaisirs, il n'en dédaignait aucun. Cependant il fréquentait de préférence les salons où l'on jouait. Les dollars sur le tapis vert l'attiraient. Il jouait avec une assurance magnifique, grâce au talent qu'il avait acquis de ne perdre jamais ou seulement lorsqu'il le jugeait nécessaire, afin de ne point laisser soupçonner qu'il devait sa chance incroyable à l'adresse et à l'habileté avec lesquelles il faisait glisser les cartes entre ses doigts.

Il dépensait beaucoup ; mais l'or qu'il gagnait ou plutôt qu'il volait au jeu entretenait son luxe, et ce n'est qu'au bout de neuf mois qu'il eut entièrement dévoré ses deux cent mille francs.

Quant il n'eut plus rien à lui, il trouva le moyen de vivre tout à fait aux dépens d'autrui. Naturellement, le jeu était sa principale ressource.

Un soir dans un de ces tripots où des fils de famille et même des hommes d'un âge mûr venaient perdre au jeu des sommes énormes, Sosthène de Perny se trouva tout à coup face à face avec José Basco.

En se reconnaissant, les deux hommes tressaillirent.

Ils s'étaient déjà rencontrés à Paris, une seule fois, dans le salon d'une femme du demi-monde où l'on jouait gros jeu. Là, Sosthène avait reconnu que José était son maître dans l'art de manier les cartes.

Le premier moment de surprise passé, un sourire effleura les lèvres de José et il se décida à saluer Sosthène, qui n'hésita pas à lui rendre son salut.

Alors José passa son bras sous celui de Sosthène, et l'entraînant à l'écart, il lui dit :

—Vous êtes Français, vous vous nommez Sosthène de Perny.

—Et vous, répliqua Sosthène, vous vous faites appeler don José, comte de Rogas.

—Donc, nous nous connaissons.

—Parfaitement.

—Il me semble que nous n'avons aucune raison d'être ennemis.

—Aucune, je le reconnais.

—Eh bien, je vous offre mon amitié.

—Accepté.

—Maintenant, nous pouvons nous entendre.

—Les loups ne se mangent pas entr'eux, répondit cyniquement Sosthène.

A partir de ce moment ils devinrent inséparables ; ils s'unirent pour ramasser sur les tapis verts l'or des joueurs naïfs et inexpérimentés et partagèrent fraternellement leur bonne et leur mauvaise fortune.

L'amitié attire la confiance. José crut devoir raconter son histoire à Sosthène, et celui-ci lui fit connaître la sienne, voulant donner aussi à son nouvel ami une preuve de sa confiance.

Il ne lui cacha rien. Il lui apprit comment et pourquoi il avait été forcé de quitter la France et de se réfugier en Amérique où il se trouvait, en quelque sorte, dans un lieu d'exil.

Sans cesse il pensait à Paris, et bien souvent il avait eu l'intention de retourner en France. Mais toujours la crainte le retenait, car il aimait la liberté et ne tenait pas à avoir des démêlés avec la justice.

José l'avait écouté silencieusement et avec la plus grande attention.

—Vraiment, dit-il, je crois que vous ne pourrez pas résister longtemps encore à vous rapprocher des millions du marquis de Coulange, votre beau-frère.

—Malheureusement, pour retourner en France et vivre à Paris, il faut de l'argent, beaucoup d'argent.

—C'est vrai. A quel chiffre croyez-vous que s'élève la fortune du marquis ?

—Ce chiffre doit grossir chaque année, car le marquis ne dépense certainement pas tous ses revenus ; je ne pense pas exagérer en disant qu'il possède aujourd'hui au moins vingt millions.

—Vingt millions ! exclama José Basco ! Mais c'est éblouissant, mon cher. Vingt millions !...

Savez-vous, de Perny, reprit-il, que vous venez de me confier un secret qui vaut au moins dix millions, la moitié de la fortune du marquis pour ceux qui sauraient s'en servir ?

Sosthène redressa brusquement la tête et son regard interrogea la physionomie du Portugais.

—Oh ! ce n'est qu'une idée qui vient de passer dans ma tête, s'empressa d'ajouter José.